



CLASSIQUES
GARNIER

MOORE (Gerald), « Cinq dates, trois titans », *Études digitales*, n° 9, 2020 – 1, *Capitalocène et plateformes. Hommage à Bernard Stiegler*, p. 307-314

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11521-2.p.0307](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11521-2.p.0307)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2021. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

MOORE (Gerald), « Cinq dates, trois titans »

RÉSUMÉ – En apprenant la disparition de Bernard Stiegler avec lequel il travaillait depuis 2008, Gerald Moore évoque quelques-uns des moments importants qu'il a partagés avec le philosophe, moments empreints de complicité intellectuelle et d'amitié.

MOTS-CLÉS – Bernard Stiegler

MOORE (Gerald), « Five dates, three titans »

ABSTRACT – Upon learning of the death of Bernard Stiegler, with whom he had worked since 2008, Gerald Moore recalls some of the important moments he shared with the philosopher, moments marked by intellectual complicity and friendship.

KEYWORDS – Bernard Stiegler

CINQ DATES, TROIS TITANS

6 août 2020, 18h11. Vincent Puig m'annonce la nouvelle pendant quatre minutes qui me semblent durer une heure. Depuis lors, je me suis fixé sur plusieurs moments du temps passé avec Bernard Stiegler. Je me permets maintenant de vous livrer quelques-uns de ces moments.

26 mars 2008, 100^e match de David Beckham pour l'Angleterre au Stade de France. J'assiste au Collège de France à l'une des conférences de Bernard Stiegler. Il parle des *Trois Écologies* de Félix Guattari, l'un des phares de sa jeunesse qui reviendra avec force dans son travail ultérieur, quand une amie m'annonce par SMS qu'elle a des billets gratuits pour le match qui va commencer. En dépit des commentaires taquins sur ma tendance à donner des conférences, vêtu d'un maillot de la Juventus, je ne suis pas un grand fan de football. Tout de même, je me précipite vers la sortie et au passage lance une lettre d'invitation en direction de sa tête. « Je dois partir mais aimerais vous inviter à l'université de Cambridge ». Il me rappelle une semaine après ce match décevant, joué dans un froid glacial.

J'étais en train de travailler dans l'atmosphère saturée de la bibliothèque du Centre Pompidou. Il m'invite à dîner chez lui, dans son appartement, empli d'œuvres d'art, rue Saint Martin à Beaubourg. C'est dans ce sens de l'accueil, cette générosité qu'a commencé notre romance intellectuelle ou du moins qu'elle est devenue réciproque car de mon côté, j'étais déjà séduit. Je l'avais découvert dans une période de désamour de la philosophie, déçu par l'incapacité de la deuxième génération du « moment français philosophique » dont parle Alain Badiou à me séduire comme l'avait fait la première. Voilà deux ans que je ne lisais plus ou moins que des ouvrages de biologie et d'économie. Bernard a changé tout ça. Dieu seul sait quelle mauvaise impression j'ai fait sur lui, à part un flot constant de suggestions de lecture : Éric Beinhocker, qui l'a conduit à Nicholas Georgescu-Roegen, David Graeber, Bruce Alexander...

Mon français était limité. Je lui avais apporté des gâteaux au gluten, ignorant qu'il ne pouvait pas en manger, et un peu bêtement, j'ai dit qu'Augustin – le prénom de son fils, âgé alors de deux ans, et croqueur des gâteaux que son père rejette – provenait d'Angleterre. Gentiment, il m'a répondu : « Ah bon ? », avant que je réalise, honteusement, que je pensais à Boadicée, la reine des Iceni. Quoi qu'il en soit, c'est de là qu'ont démarré 12 années extraordinaires de travail en commun.

Avril 2020, confinement. Pendant tout une semaine, nous parlons longuement chaque jour. Il vient d'être hospitalisé pour une occlusion intestinale devenue septique. D'une voix faible que j'entends à peine, il me dit qu'il a vraiment pensé mourir. De mon côté, je suis en arrêt maladie, je viens de commencer une dialyse. Nous plaisantons sur un petit livre que j'ai imaginé écrire sur mes nouveaux reins exosomatiques, convaincu au départ que la machine allait m'offrir une nouvelle expérience créatrice, et pas seulement me revitaliser. Au bout du compte, il n'y avait pas grand-chose à dire sur le fait de rester assis sur une chaise trois jours par semaine avec une envie pressante de pisser. Nos discussions portent de plus en plus sur la nouvelle demande de financement que nous devons rédiger avec nos amis et collaborateurs de longue date, Noel Fitzpatrick, Sara Baranzoni et Paolo Vignola. Nous apprécions combien la proposition s'articule autour des *Trois Écologies*, ouvrage qui est devenu vraiment important pour Bernard, pas seulement parce qu'elle anticipe les méfaits de Donald Trump. Nous voulons cependant retravailler certaines parties et compte tenu de la date de remise imminente et de nos états de santé respectifs, la pression est terrible. Bernard est d'accord pour tenter de persuader Noel de repousser l'échéance en décembre, lorsque notre subvention actuelle pour « Les villes réellement intelligentes » sera épuisée.

Quand nous en reparlons le lendemain, Bernard a changé d'avis. Bien qu'il soit gravement malade et toujours hospitalisé, il a plus ou moins reformulé l'ensemble de la candidature en repartant de zéro, et souhaite que nous nous concentrons sur la création d'un réseau de « territoires écologiquement intelligents », utilisant les outils numériques pour générer de la vitalité dans des lieux particulièrement fragiles sur le plan environnemental, comme les îles Galapagos, la Dalmatie et la Silésie.

Je ne le dis pas alors mais je pense que c'est trop ambitieux : cela réclame des compétences et une expertise en matière de programmation,

de sylviculture et d'agriculture dont nous ne disposons tout simplement pas, nous serons sans doute plus aptes à le faire dans cinq ans.

Quoi qu'il en soit, trop malade pour y travailler, je promets de m'y remettre plus tard. Peut-être l'ai-je contrarié mais j'ai l'impression que non. La maladie occupe alors une place étrange et déterminante dans notre relation. D'un côté, Bernard puisait de la force et un sens d'urgence de la fantaisie que pour plusieurs d'entre nous, pas seulement lui et moi mais aussi Yuk Hui et David Bates, le temps était compté. De l'autre, il a toujours eu du mal à comprendre que tout le monde ne puisse pas parvenir à travailler autant que lui, surtout en convalescence. Lors de mon séjour à l'IRI en décembre 2018, j'ai dû être hospitalisé une semaine et on pensait me rapatrier d'urgence, mais je suis resté à Paris et nous avons réussi à préparer deux articles co-signés. Bernard était capable de ça : il avait une force vitale phénoménale et contagieuse et – comme il l'a montré alors – il pouvait effectivement ranimer le demi-mort que j'étais.

C'est à nous maintenant de faire de même, de ranimer notre ami en poursuivant le grand projet de la philosophie stieglerienne.

23 juin 2020. Je lui parle pour la dernière fois. Je suis chez moi debout à la fenêtre, caressant mon chat, la petite sœur du « fauve magnifique » qu'avait adoré Bernard. Je lui dis que j'ai parlé avec des collègues et que j'ai bon espoir que nous pourrions adjoindre une communauté Sami du pôle Nord à notre réseau de territoires fragiles. Il en est ravi, et il est en excellente forme par ailleurs. *Bifurquer* a été mis sous presse, « c'est le meilleur livre que j'ai jamais lu », me répète-t-il alors que je m'en étonne. Je spécule peut-être mais c'est là me semble-t-il que se trouve l'explication de sa mort.

Avec ce livre, Stiegler a accompli un petit miracle que beaucoup d'entre nous pensaient impossible. Réunir autant d'écrivains en si peu de temps, la tâche était hautement complexe. Oui, à un moment, mon scepticisme a failli me faire abandonner le projet. Mais son aptitude à tenir une salle en haleine, combinée à une direction éditoriale très ferme, et au soutien d'une équipe dévouée, ont porté leurs fruits. Et c'est important : non seulement parce que le projet marque les esprits, mais aussi parce qu'il consacre et qu'il institutionnalise, comme l'aurait dit Weber, l'héritage d'un géant charismatique. Bernard a écrit nombre de

grands livres, cela va de soi, alors que nous, son milieu de recherche au sens large, n'avons pas encore fait grand-chose. Certes il y a un réseau et une revue. Et, entre Durham, Dublin et Paris, quelque chose qui ressemble à une école de formation doctorale qui concrétise le travail commencé avec *pharmakon.fr* et l'académie d'été à Épineuil-le-Fleuriel. Mais on dépendait toujours de lui pour nous organiser. D'où la question de la succession, qui est devenue cruciale à partir des *anni horribili* 2016-2018, période dont Stiegler a rendu compte dans *Dans la disruption*. C'est à cette époque que Yuk et moi lui avons fait part pour la première fois de la nécessité d'une stratégie : laisser des annales, ouvrir une discussion sur qui pourrait lui succéder à l'IRI ; un programme de travail pour s'assurer que les différentes institutions qu'il avait créées lui survivraient. À l'époque nous pensions qu'il ne nous avait pas entendus. Aujourd'hui, j'ai des doutes. Avec le recul, cette demande de financement trop ambitieuse avait pour objectif, me semble-t-il, de poser des jalons pour l'avenir. Et *Bifurquer* lui a fourni les preuves qu'il exigeait pour pouvoir nous quitter au sommet, au moment de son choix.

Ces moments-là me reviennent aujourd'hui avec force. Il y en a d'autres. Le Saskatchewan en juin 2010 où j'ai tant ri à le voir assis, lèvres serrées, ulcéré de se retrouver piégé devant les siens par son statut d'homme célèbre lors des interminables et inaudibles discours à l'occasion d'un repas de conférence mortel. À Paris, en novembre 2016, à la suite d'un séminaire qu'il me décrit, comme d'habitude, comme « très décevant, très, très, très décevant (le mec ne s'est même pas posé la question de la technique !) » –, où nous nous sommes retrouvés chez lui, réduits, en l'absence de Caroline, à manger des plats préparés encore congelés dans un saladier immense, et une baguette aussi dure qu'un gourdin. A. Durham en 2015, avec Christopher *le fauve*. En Chine en 2017. Et toutes ces fois à Épineuil où, se désautomatisant de son étonnante capacité de travail, il redevenait un mortel *par intermittence*. Une autre date ne cesse de me revenir en tête.

3 juillet 2018. Je suis à Cork pour un colloque, de retour du séminaire préparatoire des Entretiens du Nouveau Monde Industriel, la grande conférence annuelle de l'IRI à Paris. Cette réunion s'est avérée désastreuse, du moins pour moi, si typique de l'IRI ! Je savais que ce serait le cas depuis le début. J'ai dit que je devrais partir à 15h pour rentrer en Irlande, et il était prévu que je prenne la parole à 14h. Le programme

de la matinée prévoit l'intervention Bernard, ainsi que de plusieurs interlocuteurs chinois éminents, dont Zhang YiBing, qu'il tient à juste titre à impliquer dans le réseau d'études digitales. Je savais à l'avance qu'ils allaient dépasser leur temps de parole, ce qu'ils font. À l'issue d'un déjeuner rapide comme l'éclair, je démarre mon intervention à 14h30, mais l'alarme incendie du Centre Pompidou se déclenche et nous expédie dehors pendant vingt minutes. J'ai crié un résumé de mon discours, l'ai terminé en me ruant vers la porte et j'ai eu mon vol. Et c'est là, à la conférence de Cork, que nous trouvons la scène du crime. Je parle de l'intersection de la révolution technologique et de la philosophie. Je pose que la grande philosophie – Platon, Kant, Stiegler – apparaît ici comme un outil de réajustement, du moins dans ces cas-là, pour réinventer la société et l'éducation en réponse aux épidémies de toxicomanie causées par la perturbation technologique. « Sérieusement, vous ne prétendez tout de même pas de comparer Stiegler à Platon et à Kant ? » objecte un collègue. « Non, dis-je en rougissant, bien sûr que non ». Et c'est cela que j'assimile à un crime, au moins une trahison, je l'ai dit, et j'aimerais pouvoir revenir en arrière et défendre ma conviction.

Il va sans dire qu'il ne faut pas surévaluer les grandes figures de notre temps qui reposent, épiphylogénétiquement, comme dirait Bernard, sur les épaules de leurs aïeux. Mais un personnage aussi réputé que Simon Critchley l'a dit de son propre mentor :

Derrida est tout simplement le philosophe le plus intelligent que j'ai jamais lu ou entendu ; sa capacité à développer la pensée, à improviser, à assimiler des concepts et à générer de nouvelles idées est absolument extraordinaire. Je pense qu'il est exemplaire en tant que philosophe. Il est un peu comme Miles Davis dans les années 1960. Sur la base d'un thème très simple, il parvient à élaborer une structure extrêmement complexe et passionnante et personne d'autre ne peut le faire. Pour moi, personne d'autre n'égale son brio intellectuel. Le problème, c'est qu'il écrit trop. (Critchley, *Impossible Objects*, 2012 : 13)

Permettez-moi donc d'aller un peu plus loin et de dire que c'est peut-être encore plus vrai pour Bernard, l'ancien directeur d'un club de jazz, que pour Jacques, son ami et collaborateur. Certes toute tentative de classement n'a pas grand sens et est par nature pernicieuse – le type même de calcul que Bernard aurait détesté et détestait d'ailleurs. Je lui avais posé la question du meilleur cette première nuit-là chez lui à Beaubourg et il

l'a repoussée avant d'opter pour Gilbert Simondon. En d'autres occasions, il m'a dit également que sa deuxième femme, Catherine Malabou, était « le plus brillant philosophe » qu'il avait personnellement connu (*même si elle ne s'est jamais posé la question de la technique...*). Mais revenons à Derrida. Aussi brillante que soit sa pensée sur la trace, le tissu textuel de la réalité, sur le politique en tant qu'opérateur de décisions impossibles, obsédantes et sacrificielles, quelle est la profondeur de sa vision politique, et quelle direction donne-t-il réellement ? Il n'y a pas de récit derridien sur la désublimation du surmoi en pulsions régressives et automatisées, et encore moins sur la manière de recréer le désir. La déconstruction a plus ou moins délié le sens de l'histoire de notre lecture des textes, mais Stiegler l'a remise à sa place, et même plus, en considérant la culture comme l'adoption organisée des technologies grâce auxquelles nous réinventons notre biologie. En d'autres termes, il fait de l'effet transformateur de la technologie la clé de notre compréhension des sciences humaines, reconçues comme des « études digitales ». Là où Derrida nous a laissés dans l'attente d'un avenir à « faible force messianique », Stiegler nous a montré que ce futur pourrait ne pas advenir : il se dispersera, laissant place à l'entropie, s'il n'est pas activement créé. L'« Entropocène », vue d'abord comme une crise culturelle, nomme précisément cette dispersion. De même, malgré l'incontestable autorité de Deleuze, la plus durable de ses analyses du présent provient essentiellement d'un texte de trois pages cité jusqu'à l'excès.

Tout comme Derrida et la trace, Deleuze et son concept de différence positive, le travail de Stiegler commence par une thèse d'une lumineuse simplicité sur la constitution technique de la vie « noétique », avant de s'étendre dans toutes sortes de directions inattendues. Je suis constamment frappé par l'ampleur de son auto-renouvellement philosophique, fruit de son absorption constante de nouveaux champs. D'abord la phénoménologie, la mythologie – les titans, Prométhée et Épiméthée –, l'histoire et la théorie de l'évolution, puis le cinéma, la musique, l'art, la psychanalyse, l'économie, la sociologie, la thermodynamique et les mathématiques. Disséminé dans ses séminaires et dans la douzaine de livres inachevés qu'il a dû laisser derrière lui, se trouve une théorie non seulement du désir, mais aussi de l'inconscient ; des institutions (« exorganismes ») devenant effectivement autonomes ; le plan d'un modèle de calcul alternatif, néguentropique, et sans doute bien plus encore. Oui,

il a sans doute trop écrit – il y a beaucoup de répétitions là-dedans, le plus souvent dans un style formidablement dense qui doit autant à l'auto-thérapie d'un accro à l'écriture avoué qu'à l'urgence de son besoin de communiquer. Mais il a aussi écrit trop peu – certainement pour ceux d'entre nous qui souhaitent maintenant un livre de plus. Mais aussi parce que beaucoup de ces idées n'ont été qu'à moitié comprises, ou parce que sa pensée actuelle ne reflétait pas vraiment ce qu'il avait mis sous presse. Je me suis déjà plaint de l'absence de sciences de la vie plus contemporaines dans l'œuvre de Stiegler, et j'ai entrepris de la corriger moi-même. Mais chaque fois que je disais à Bernard ce que je pensais avoir découvert, il le savait déjà, il connaissait aussi les références, et avait une réponse propre à réduire nos divergences apparentes. Il n'avait pas encore écrit ces pensées-là. Je lui ai dit que je n'étais pas sûr de croire vraiment aux pulsions, que je voulais les réconcilier avec la biologie. Au lieu de se hérissier, comme je l'imaginai, il m'a répondu « C'est superbe ! Et absolument nécessaire », avant de me sortir une première liste de lectures de Bergson, Lorenz et autres. Je me souviens de toutes nos conversations sur la question homme-animal, où je lui disais qu'il pensait peut-être que seuls les humains étaient capables de rompre avec l'adaptation pour construire leur propre avenir. Il répondait, par exemple, avec l'histoire de sa chèvre, recueillie blessée puis apprivoisée, qui ne cessait de grimper sur le canapé et qui démontrait selon lui des signes évidents de bifurcation. Nous avons constamment tendance à oublier ce que je persiste à considérer comme son intuition la plus brillante, que l'on trouve seulement dans deux ou trois textes peu diffusés : la plupart du temps, nous, les humains, ne sommes pas encore des êtres « humains », nous n'abordons cette promesse abstraite, vague, que par intermittence. Et rien de métaphysique n'empêche d'autres animaux de devenir pareillement « non inhumains » ; ils ont simplement tendance à ne pas le devenir, notamment parce qu'ils sont couramment prolétarisés. Bien sûr, c'est anthropocentrique, mais seulement parce que nous donnons le nom d'« humanité » à tous les traits que nous imaginons naïvement comme nous appartenant à nous seuls...

J'écris ceci depuis l'hôpital, en attendant les résultats de tests sur un anévrisme potentiel, ou un renflement des artères du cerveau, qui m'inflige une migraine depuis ce mercredi-là, à peu près au moment de la mort de

Bernard. Quelle ironie que cette micro-explosion ait pu coïncider avec son départ, et non avec le début de notre voyage, ou avec tous ces livres qui ont déclenché le déphasage de ma pensée. Bernard me dirait d'arrêter d'être si « neurocentrique » ; que je compte trop sur le cerveau pour tout expliquer. Peut-être ai-je juste besoin de nouvelles lunettes, de moins de temps passé devant l'écran, à moins que ce soient mes oreillers qui m'aient encore cassé le cou. Mais quelque chose a disparu, mon surmoi, quoiqu'il n'existe pas qu'à l'intérieur de la tête. C'est ce visage particulier et souriant, à chaque fois plus maigre que dans mes souvenirs, cette silhouette dans le même gilet marron clair, cet homme qui ne cachait pas son peu d'estime pour ceux qui préfèrent les applaudissements au travail – ceux qui sortent maintenant de l'ombre et feignent l'intimité avec la superstar. C'est cette voix au téléphone, qui me demandait une mise à jour, de me dépêcher d'en finir avec ce livre ; ce titan qui m'a poussé à travailler jusqu'à l'épuisement ces derniers dix ans et qui m'a redonné, en ravivant le désir, l'amour du savoir, que j'avais perdu. Pour ceux qui, comme lui, grogne un peu en ce qui concerne ma proliféricité inadéquate, permettez-moi de vous dire, en faisant écho à Bernard sur l'Entropocène, que la situation deviendra *beaucoup plus grave* avant, on l'espère, de s'améliorer. Les miracles se produisent, cependant. *Bifurquer* en était un et Bernard un autre – d'un tout autre niveau. C'est à nous, au collectif, qui le survivons de surmonter le choc de sa disparition, et de travailler ensemble pour les réaliser.

Adieu mon ami.

Gerald MOORE
Université de Durham

Traduction réalisée par
Diane WULWEK
et Annick LACROIX